Les enfants de l'exil

Etude auprès des familles en demande d'asile dans les centres d'accueil

Préface Boris Cyrulnik

Synthèse
Octobre 2003

SONACOTRA

Cette étude a été réalisée à la demande de la Sonacotra et de l'Unicef France.

unicef

Avant-propos

En 2001, nous avions passé commande au sociologue Jacques Barou de l'étude « Etre père à distance », consacrée aux regards croisés des pères immigrés et de leurs enfants restés au pays d'origine. Les conclusions sont venues enrichir les actes du Sommet mondial de l'enfance qui s'est tenu aux Nations Unies en septembre 2002.

La richesse de cette contribution, la pertinence de ses enseignements, nous ont donné le désir de poursuivre dans la voie d'une meilleure compréhension de ceux auprès desquels nous œuvrons au quotidien.
Notre regard s'est cette fois porté vers les demandeurs d'asile. Issus d'une immigration en développement et qui a pour origine des actes de violence allant des menaces à la torture physique, ils arrivent en France asphyxiés par leurs souvenirs, pour y vivre en premier lieu une période d'attente, faite d'espoir et d'angoisse. C'est précisément ce moment où la vie se trouve suspendue, qui nous a intéressés.

Nous avons sollicité les équipes du Professeur Marie Rose Moro, psychiatre, et celles de Jacques Barou, pour porter sur cette sorte de parenthèse un double regard. Cette étude restitue bon nombre de constats dans le sens où elle pose sur les événements de la vie de tous les jours des mots qui bouleversent nos analyses initiales. Ainsi, que penser des bons résultats scolaires d'un enfant de réfugiés si l'on en donne pour lecture qu'ils justifient à eux seuls l'exil si douloureux de ses parents ?

La SONACOTRA accueille aujourd'hui près de cinq mille demandeurs d'asile, soit en Centres d'Accueil pour Demandeurs d'Asile (CADA), soit dans des structures d'urgence installées dans ses établissements traditionnels et regroupées sous le terme générique d'AUDA (Accueil d'Urgence pour Demandeurs d'Asile).
L'UNICEF intervient souvent en amont, alors même que les futurs demandeurs d'asile sont, sur leurs terres d'origine, aux prises avec une violence à laquelle ils ne pourront se soustraire qu'en quittant leur pays.
La SONACOTRA et l'UNICEF ont en commun d'entendre cette douleur et de la voir chaque jour.

Nous sommes très heureux que Boris Cyrulnik ait accepté de préfacer cette étude. Nous espérons que la « résilience », thème qu'il privilégie comme l'issue possible à un traumatisme, donnera aux demandeurs d'asile cet espoir supérieur à tous les autres, celui de pouvoir poursuivre la vie sans changer le passé, mais le regard sur le passé.

Michel Pélissier
Président de la Sonacotra

Jacques Hintzy
Président de l'Unicef France

Les enfants de l'exil

Etude auprès des familles en demande d'asile
dans les centres d'accueil

SOMMAIRE

Enfants de demandeurs d'asile p.2
Préface de Boris Cyrulnik

Premier volet :
étude anthropologique, psychologique et
transculturelle dans les centres d'accueil de la Sonacotra p.4
Sous la direction
de Marie Rose Moro,
Professeur de psychiatrie
de l'enfant et de l'adolescent
Laëtitia Atlani-Duault,
Jean-François Bouville,
Félicia Heidenreich

Deuxième volet :
approche sociologique p.10
Sous la direction
de Jacques Barou,
sociologue et
chercheur au CNRS
Louisa Moussaoui,
Tatiana Junqueira,
Mihaëla Paun-Faraus,
Diana Szanto

Enfants de demandeurs d'asile

Les enfants dont les parents ont émigré n'échappent pas à un problème d'identité individuelle, « *qu'est-ce que je veux, qu'est-ce que je vaux* », auquel ils auront à ajouter une difficulté de repère culturel : « *Dans ma culture on travaille comme ça, on courtise de cette manière… mais quelle est ma culture* ? ».

La construction de l'identité est toujours paradoxale, en ce sens que pour devenir moi-même, j'ai besoin de m'opposer à ceux qui sont les mêmes que moi. L'identité culturelle propose un schéma collectif où nous avons à partager les mêmes origines, les mêmes croyances, les mêmes rituels et parfois la même apparence physique. Alors que l'identité individuelle nous pousse à nous opposer à ceux qui nous ressemblent de façon à devenir à nul autre pareil.

Les enfants d'immigrés qui ont à faire ce travail de construction de leur identité dans leur famille, plus la construction de leur identité dans leur culture, ont souvent à souffrir d'un conflit entre leur loyauté et leur attachement : « *Je suis attiré par cette culture d'accueil dans laquelle j'ai des amis et dont la manière de vivre me paraît épanouissante mais dans ce cas, je trahis ma mère qui regrette son pays d'origine. Quand je ne porte pas les vêtements de sa culture, quand je ne respecte pas ses rituels, elle croit que je la méprise* ». Dans l'ensemble, ces enfants d'émigrés ont confirmé l'idée suivante : c'est la structure des institutions des pays d'accueil et l'histoire de l'émigration de leurs parents qui attribue un sens à l'événement et peut en faire une amputation de la personnalité ou un épanouissement.

Certains émigrés désiraient venir dans le pays de cocagne, de culture et de liberté. Après l'euphorie des premiers mois, la descente a souvent été triste. Il a fallu s'adapter au réel, renoncer au rêve, apprendre une langue et des rituels étranges. Les enfants ont eu à se développer dans un tel contexte affectif et sensé : « *J'aime mes parents. Leur tristesse me touche. Mais je ne peux pas me développer ailleurs que dans la culture où ils m'ont mis. Je dois donc réussir mon intégration pour que leur tristesse vaille la peine. Mon échec serait une blessure supplémentaire pour eux* ». Ce genre de raisonnement, si souvent entendu, explique que la réussite scolaire ou sociale des enfants d'immigrés est souvent meilleure que celle des natifs, à condition que les lois du pays d'accueil le permettent et que l'embellie économique autorise de telles aventures.

La plupart des enfants dont les parents ont fui des régimes totalitaires ne veulent plus entendre parler de ces Etats. Ceux dont les parents sont restés dans ces contrées sont aujourd'hui des adultes honteux de leur passé. On peut facilement comprendre que ceux qui, grâce à la souffrance de leurs parents ont eu la chance de se développer ailleurs, dans un pays libre, cherchent à dénier leurs origines. Le déni qui les protège d'une identification honteuse constitue pourtant une amputation d'identité, puisqu'ils ne peuvent pas avoir une représentation totale d'eux-mêmes : « *Je connais mon histoire dans ce pays, mais je connais à peine l'histoire de mes parents dans un autre pays. J'ai donc eu à m'identifier à des gens que je ne connais pas vraiment, à des ombres, mes parents* ». Comment peut-on s'identifier à des modèles flous ? On se retrouve dans la situation des enfants mal structurés qui ont besoin de s'infliger des épreuves pour se donner la preuve de ce qu'ils valent.

Dans le système où co-existent plusieurs attachements possibles (avec la mère, le père, les oncles, les tantes, les voisins et le groupe organisé) les enfants résistent mieux aux épreuves de la vie. Quand un membre défaille par la maladie, la mort ou l'effondrement psychique, l'enfant trouve toujours autour de lui un autre tuteur, ou substitut, qui lui permet de poursuivre son développement. Mais quand les conditions techniques et culturelles entravent les mères, effacent les pères, réduisent les familles ou isolent les groupes, l'enfant aura à se structurer dans un monde destructuré. Or, ce sont les découvertes technologiques, les lois économiques et les règles culturelles qui organisent le milieu où se développent nos enfants.

Les explications par une seule cause ne sont plus possibles. On ne peut plus dire : les enfants d'émigrants sont violents à cause de la télé ou ils sont délinquants à cause de la carence d'autorité. Peut-être vaut-il mieux poser la question autrement : les conditions techniques, économiques et culturelles ont tellement changé que les familles qui façonnent les enfants ont perdu leur pouvoir civilisant. D'autres structures doivent y suppléer sous peine de voir émerger des mécanismes archaïques de socialisation, comme la loi du plus fort, le bouc émissaire et les ententes secrètes.

Or, on commence à mieux comprendre ces nouvelles forces affectives et sociales qui façonnent de nouveaux enfants dans ces cultures nouvelles. On peut défendre sans peine l'idée que l'assimilation exige une amputation de la personnalité pour que l'émigrant prenne sa nouvelle place. Il va s'adapter grâce à cette triste réduction de sa personnalité qui lui demande de faire comme si ses origines n'avaient jamais existé. Les enfants auront à s'identifier à des parents amputés, parents-moins, trop gentils, soumis. Et les petits enfants, à l'aise dans cette culture où eux seront assimilés, qui ne sera donc plus nouvelle, reprocheront à leur parents de les avoir privés d'une partie de leur histoire. Alors, pour redevenir entiers, ils partiront à la recherche de leurs origines et dépoussièreront des conflits vieux de plusieurs siècles.

A l'inverse, ceux qui refusent d'apprendre la langue et les rituels du pays d'accueil composent une sorte d'isolat culturel, une enclave dans la culture d'accueil qui se sent agressée. Les enfants qui se développent dans ces clans ressentent eux-mêmes la culture d'accueil avec hostilité, puisqu'ils partagent les territoires et les biens, mais n'habitent pas les mêmes mondes mentaux.

Si les travailleurs doivent s'installer, l'intégration est nécessaire, alors l'enrichissement est au bout du chemin. Ce n'est pas la voie la plus facile car il faut apprendre deux langues et comparer deux cultures, mais la condition humaine est ainsi faite que l'altérité renforce l'identité. Je ne peux devenir moi-même que si j'ai quelqu'un d'autre à aimer. Je ne peux connaître ma culture d'origine que si je peux la comparer à ma culture d'accueil. Alors, comme ces enfants qui découvrent leur propre langue quand ils en apprennent une autre, l'émigration peut devenir un épanouissement.

Le choix est clair. Faut-il construire des camps pour réfugiés vaguement perfusés par l'aide sociale ? ou faut-il réfléchir au processus d'immigration ? Les enfants ne seront ni amputés ni enclos, mais ils devront travailler deux fois plus à devenir cultivés.

Ce n'est pas le chemin le plus facile, mais il est tellement humain.

Boris Cyrulnik

Volet 1

Etude anthropologique, psychologique et transculturelle dans les centres d'accueil de la Sonacotra

Laëtitia Atlani-Duault[1], Jean-François Bouville[2], Félicia Heidenreich[3], Marie Rose Moro[4]

[1] Maître de conférence, Faculté d'Anthropologie et de Sociologie, Université Lumière Lyon II, Campus Porte des Alpes, 5, ave Pierre Mendès France, CP 11, 69676 Bron Cedex.

[2] Docteur en psychologie clinique de l'enfant et de l'adolescent, Attaché temporaire d'enseignement et de recherche, Faculté de Philosophie, Sciences Humaines et Sociales, Université de Picardie Jules Verne, Chemin du Thil, 80025 Amiens Cedex 1. Rattaché au Laboratoire de Psychogenèse et Psychopathologie (SMBH Léonard de Vinci), Université de Paris XIII, Bobigny.

[3] Médecin attaché, Service de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, Psychiatrie générale, CHU Avicenne (AP-HP), 125, rue de Stalingrad, 93009 Bobigny Cedex. Chargée de cours au Laboratoire de Psychogenèse et Psychopathologie (SMBH Léonard de Vinci), Université de Paris XIII, Bobigny.

[4] Professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, Chef du service de Psychopathologie, CHU Avicenne (AP-HP), 125, rue de Stalingrad, 93009 Bobigny Cedex, Laboratoire de Psychogenèse et Psychopathologie (SMBH Léonard de Vinci), Université de Paris XIII, Bobigny.

Les demandeurs d'asile séjournant en CADA / AUDA vivent des situations complexes faites de contraintes et de nouveaux possibles. Peu d'entre eux auraient imaginé vivre dans un lieu et un espace imposés, sans une partie de leur famille, sans travail, en situation « d'assistanat », avec autant d'espoirs et de souffrances mêlés. Leur destin dépend alors, en dernière instance, d'un pouvoir de décision qu'ils ont du mal à se représenter. Pour d'autres, il s'agit avant tout d'un havre de paix où ils se sentent protégés et en sécurité, dans un lieu de confort et de ressources inattendues, entourés de personnes bienveillantes mais étrangères à leur monde. Ce lieu devient le point de départ pour une rencontre avec le pays d'accueil, avec d'autres manières de voir les choses du monde, avec des questions sur la vie avant la migration. Il y a aussi les autres demandeurs d'asile venant d'autres pays avec qui ils partagent les mêmes soucis, les mêmes espoirs et avec qui il faut apprendre à vivre, ce qui demande des efforts et entraîne, parfois, des malentendus.

A partir des questions initiales de la Sonacotra concernant le fonctionnement respectif des enfants de réfugiés et leurs familles, nous nous sommes demandés pourquoi cette rencontre semble être, pour certains, marquée par une incompréhension mutuelle et sans cesse répétée, tandis qu'elle ouvre pour d'autres des horizons insoupçonnés ? Quelle est, en définitive, la nature de cette rencontre et des échanges qui s'ensuivent ? Comment ces échanges sont-ils associés aux processus d'adaptation et de changement des demandeurs d'asile vivant dans ces structures ? Ces questions ont guidé notre effort et soutenu notre espoir de mieux comprendre pour mieux intervenir.

Nous avons réuni une équipe pluridisciplinaire à l'hôpital Avicenne sous la direction de Marie Rose Moro à Bobigny, dans la banlieue nord de Paris. Anthropologue, psychologue, psychiatres d'enfants et d'adultes et ethnopsychiatres, nous sommes partis sur le terrain pour rencontrer les familles, leurs enfants, les équipes. Nous sommes allés avec des traducteurs, truchement essentiel pour recueillir les récits tels qu'ils peuvent se dire mais surtout permettre qu'ils se disent, car c'est souvent le silence et la souffrance qui sont la règle. A partir des histoires telles qu'elles se racontent, dans leur réalité, leur matérialité, leur beauté aussi, nous nous sommes concertés pour tenter de dégager, dans nos domaines de recherche respectifs, des hypothèses pouvant donner lieu à des propositions d'interventions concrètes. Notre méthode est anthropologique, psychologique et ethnopsychiatrique. Elle est complémentariste dans la mesure où toutes ces disciplines sont nécessaires pour appréhender la complexité de la situation étudiée et répondre aux questions posées. Nos travaux portent, en définitive, sur deux grands thèmes : la situation d'attente des personnes rencontrées[5] et la nature de leurs relations intrafamiliales[6]. Quels sont leurs impacts sur les demandeurs d'asile et qu'est-ce qu'ils en font ?

1. Comment fait-on le passage d'un monde à l'autre ?

Attendre d'éventuels papiers, telle est la raison pour laquelle les demandeurs d'asile séjournent au CADA / AUDA. Elle surdétermine leur quotidien et l'issue de leur séjour. Se situant d'un point de vue anthropologique, l'analyse de L. Atlani-Duault a apporté trois types de résultats. Premièrement, elle a pu montrer l'impact de l'attente des papiers sur les stratégies que les jeunes demandeurs d'asile et leurs parents mettent en place pour établir un équilibre entre deux impératifs : un processus de deuil de l'histoire passée, individuelle et collective, et la création de relations avec la société française, marquée par l'attente de l'octroi ou du refus de l'asile politique. Ces stratégies se déclinent suivant trois modes de gestion de l'attente. Le premier mode est résumé dans le titre « Faire le deuil, un processus en suspens ». Nombre de demandeurs d'asile en CADA / AUDA ont vécu des événements d'une extrême violence. Or se projeter dans l'avenir, c'est pouvoir s'en détacher, du moins pouvoir libérer un peu d'espace et donner un poids au futur. Mais l'attente des papiers semble empêcher de nombreux demandeurs d'asile de commencer le travail de deuil nécessaire à la projection dans le futur. Ce deuil bloqué par l'attente se décline en autant d'histoires que de demandeurs d'asile, mais les portraits présentés ont permis d'en saisir les contours.

Le second mode de gestion de l'attente des papiers a été présenté sous le titre « Se projeter en se retenant ». Les demandeurs d'asile qui adoptent cette seconde stratégie de gestion de l'attente mettent tous la priorité sur l'adaptation à la situation. Ils se caractérisent par ce que Roger Bastide nommait « le principe de coupure ». Il s'agit pour eux de savoir être en accord avec ce qu'ils perçoivent comme étant les codes de la société française, en agissant avec pragmatisme, tout en restant vigilants à ne pas perdre leur identité d'origine. Cette notion d'alternance des

[5] Les deux chercheurs sur ce thème sont L. Atlani-Duault et F. Heidenreich.
[6] Sur ce thème, Jean-François Bouville et Marie Rose Moro.

codes, applicable également à certaines populations de migrants non demandeurs d'asile, se double dans le cas des demandeurs d'asile de la nécessité de faire face à deux facteurs qui les caractérisent tout particulièrement : la nécessité de faire le deuil de leur histoire passée, souvent marquée de souffrance sociale, et l'attente des papiers, qui détermineront leur futur. Nous avons pu montrer que les jeunes demandeurs d'asile et leurs parents regroupés sous ce mode de gestion de l'attente avancent et tentent de se protéger de leurs souvenirs par une armure de compétences professionnelles, scolaires ou encore sportives. Ils en perçoivent cependant les limites, brèches de vulnérabilité parfois revendiquées, et qui les font se retenir dans leur projection vers le futur.

Cette retenue n'est pas le cas de ceux qui se caractérisent par ce que nous avons proposé d'appeler : « Etre Français dès maintenant », le troisième mode de gestion de l'attente des papiers. Ces demandeurs d'asile choisissent en effet de se considérer comme Français dès aujourd'hui, bien qu'ils soient toujours en attente de la réponse de l'OFPRA ou de la commission des recours. Nous sommes tous d'origines multiples, la France est remplie des gens d'ailleurs, légaux ou non, disent-ils. Je suis comme les autres. Que j'ai les papiers ou pas, quelle différence ?

Le second résultat de cette analyse anthropologique concerne plus particulièrement les adolescents demandeurs d'asile. L'analyse de L. Atlani-Duault a permis de saisir qu'ils portent trois ruptures majeures, à l'instar des adolescents réfugiés analysés par la spécialiste canadienne Cécile Rousseau (Rousseau, 1992). En effet, ils portent le poids des événements traumatiques associés, pour eux et leur famille, au processus de demande d'asile. Ils se trouvent engagés, de par leur vécu à l'école et avec leur groupe de pairs, dans un processus d'acculturation qui les place parfois en rupture avec leur culture d'origine. Et, enfin, ils expérimentent dans leur corps la rupture avec leur famille et avec l'enfant qu'ils étaient (Rousseau, Drapeau, Corin, 1992).

L'analyse montre, enfin, que l'intégrité de soi est remise en question de manière fondamentale chez les demandeurs d'asile interrogés. En effet, les jeunes et leurs familles demandeurs d'asile hébergés en foyers Sonacotra ont connu au moins quatre expériences extrêmes : la fuite de leur pays, le voyage passé souvent dans des conditions de détresse extrême, le choc de l'exil en France et, enfin, l'attente de l'octroi ou du refus du statut de réfugié. Il ressort de cette enquête ethnographique que ces quatre épisodes peuvent être considérés comme des événements possiblement traumatiques.

Cette étude nous a montré l'importance de l'ici et maintenant de l'accueil et de ses conditions concrètes : les papiers bien sûr mais aussi le droit au travail, la possibilité d'apprendre le français, les conditions de vie décentes, les possibilités de liens avec le pays ou avec des compatriotes ici, la transparence des procédures de l'OFPRA… Tous ces facteurs ont un impact déterminant sur les possibilités des familles à se restructurer, à s'apaiser, à trouver leurs propres ressources. Il importe donc de ne pas les sous-estimer et de les considérer en tant que telles. C'est d'ailleurs un des rôles essentiels de la Sonacotra. L'impact psychologique et culturel de ces facteurs a souvent été négligé au détriment d'une vision soit psychologisante à l'extrême, soit plus souvent encore socialisante, soit, enfin, trop culturaliste. L'étude montre la complexité des enjeux à resituer dans un contexte concret et politique.

2. Comment vivre dans l'attente ?

D'un point de vue psychopathologique, Felicia Heidenreich a introduit la notion d'agency (la capacité d'action et d'influence), pour décrire ce qui se passe au niveau psychologique dans cette situation d'attente. Nous avons pu constater l'importance du faire dans une situation qui est caractérisée par l'inactivité et la dépendance, et la portée du sentiment d'avoir une influence sur ce qui se passe autour quand tout semble dépendre d'instances lointaines et toutes puissantes. Il ne s'agit là pas uniquement de l'action réelle, mais surtout de l'activité possible dans la représentation de soi.

La situation d'attente telle qu'elle est institutionnalisée pour les demandeurs d'asile au CADA / AUDA affecte le fonctionnement psychique à plusieurs niveaux : les mécanismes de défenses semblent être restreints par rapport à leur diversité et maniabilité habituelles, réduits à ceux qui permettent de survivre. L'élaboration des traumatismes peut être bloquée dans une situation à l'avenir incertain où la personne craint la répétition du vécu traumatique ; elle peut aussi être favorisée par le degré de sécurité que cette situation confère. Elle affecte les capacités à s'inscrire dans la vie en France et les processus d'adaptation nécessaires pour trouver sa place.

La perception de la vie avant la migration se trouve changée ; nostalgie et déception teintent les souvenirs.

Si l'attente est toujours difficile, elle ne rend donc pas en soi malade. D'ailleurs, Freud a montré la force psychique de l'attente elle-même. Ce sont les conditions matérielles et subjectives de l'attente qui sont en cause. Ce qui protège dans cette situation semble être le maintien d'une forme d'agency, le sentiment de pouvoir avoir une influence sur ce qui se passe. Les enfants qui vont à l'école montrent bien combien il est important pour eux d'avoir cette activité et cet espace psychique indépendant.

Pour les adultes, le travail est presque synonyme d'agency. Il est très important en particulier pour les hommes et pour certaines femmes qui, du fait de la guerre par exemple, étaient devenues « chef de famille ». C'est un pôle identitaire important, lié à leur place dans la famille et la société d'accueil, dont ils se sentent injustement dépossédés. S'occuper des enfants est une autre forme d'agency qui représente autant un soutien indispensable qu'un poids supplémentaire en ce qui concerne l'incertitude quant au futur. Beaucoup de femmes notamment, mais pas seulement, structurent leurs journées grâce à eux. D'autres modes d'agir associés à l'absence de troubles psychopathologiques des demandeurs d'asile en CADA / AUDA concernent l'investissement de relations avec le personnel ou d'activités extérieures au foyer, quelles qu'elles soient (aller à l'église, faire les courses…). Paradoxalement, la maladie peut aussi être vécue, pour certains, comme un facteur d'action et de maîtrise grâce au statut qu'elle confère et au mode de relation qu'elle instaure avec l'entourage. Les troubles somatoformes, c'est-à-dire les expressions dans le corps de souffrances psychologiques, sont souvent liés à la difficulté de supporter la situation actuelle de l'attente, l'incertitude quant à la décision de l'OFPRA et les conditions de vie au foyer. La maladie est parfois directement imputée par les familles au refus par les autorités du statut de réfugié ; elle est un canal commun pour dire la souffrance. Il y a ceux qui maintiennent une certaine influence sur leur vie et ceux qui sont ou se sentent infantilisés et impuissants. A ce niveau, nous voyons apparaître les conséquences psychiques des traumatismes vécus avant l'exil et de la répétition qui peut être provoquée par l'histoire actuelle pour peu qu'elle soit violente.

Au-delà des stratégies mises en place pour « gérer l'attente » et parvenir ou non à la « faire fonctionner », la nature des relations intrafamiliales des demandeurs d'asile nous est apparue essentielle pour comprendre leurs processus d'adaptation et d'évolution au CADA / AUDA et ceux de leurs enfants.

3. Qu'est-ce qui protège les enfants ?

Compte tenu, notamment, de la recomposition familiale au CADA / AUDA, quels sont les modes de protection dont bénéficie l'enfant pour pouvoir explorer ce nouvel environnement sur le plan social et cognitif ? Dans l'objectif de soutenir, pour l'enfant, les facteurs de protection familiaux face à l'adversité, l'analyse de Jean-François Bouville a identifié, à partir d'entretiens de parents et d'enfants vus séparément, quatre types de relations familiales associées à des modes d'évolution spécifiques de l'enfant au CADA / AUDA. Ceux-ci sont apparus fortement liés à la recomposition familiale au foyer, mais aussi à d'autres aspects tels que les attachements multiples de l'enfant, la situation socio-économique de la famille, et l'état d'avancement du dossier.

« Les enfants de parents soudés » vivent avec deux parents suffisamment complices pour protéger l'enfant d'un risque de désorganisation et permettre son exploration active du nouvel environnement à la fois sur le plan social (rencontres, amis) et cognitif (apprentissages scolaires, réflexion indépendante). « Les jeunes enfants de mères isolées » sont investis, en revanche, d'une demande affective exacerbée associée à des difficultés de séparation (pleurs, agressivité) pouvant entraver leur essor, notamment sur le plan scolaire. Ils se protègent en restant dans une proximité affective avec leurs parents, tandis que « les aînés solidaires », enfants plus âgés ou adolescents, le font en explorant pour leurs parents, en quelque sorte à leur place, le nouveau monde. On compte sur eux pour faire sens et organiser le quotidien. Ce rôle de médiateur entre la famille et le monde extérieur les amène parfois à grandir trop vite en exacerbant l'intellect, au détriment d'une spontanéité affective et d'une capacité à se confier. « Les enfants encore effrayés », enfin, sont en général ceux dont la famille l'est également par les événements vécus dans le pays d'origine. Des symptômes traumatiques persistent chez l'enfant malgré le rôle protecteur de la relation parent(s) - enfant.

Qu'est-ce qui est dit aux enfants sur le départ du pays, les dangers encourus par les différents membres de la famille, sur les modalités du départ

et qu'est ce que ce discours ou ce silence fait aux enfants ? Telles sont les questions que Marie Rose Moro s'est posée.

4. Que dit-on aux enfants dans la fuite ?

L'analyse transversale du récit parental sur l'exil, du silence dans certains cas ou des omissions, des ambiguïtés du récit et de leurs effets sur les enfants, met en évidence quatre dimensions clés de la transmission. On note, que les parents ne sont pas préoccupés en règle générale par ce qu'il faut dire aux enfants sur l'exil et par l'effet de ses paroles sur les enfants et sur leur investissement de ce monde d'accueil. Souvent, ils pensent et ils disent que cela va de soi, que les enfants savent ce qu'ils peuvent savoir et qu'il ne faut pas les encombrer avec des choses qui appartiennent d'abord aux adultes. L'observation et les entretiens avec les enfants montrent qu'effectivement ils ont un savoir sur cela parfois direct (celui qui est passé par des mots et qu'ils peuvent reconstituer), parfois indirect (ils ont perçu ou perçoivent maintenant l'effet sur leur parents de l'histoire qui a précédé la migration). Les effets des paroles sur les enfants dépendent beaucoup de l'âge des enfants et ceci doit être une donnée essentielle : on ne parle pas aux bébés comme aux enfants ou aux adolescents. Certains enfants qui étaient trop jeunes pour supporter certains événements ou comprendre certaines paroles disent avoir tout oublié de ces événements ou de la vie avant. L'amnésie et l'oubli sont des mécanismes de défenses souvent mis en place par les enfants dans de telles circonstances, il convient de les respecter. Cependant on peut en percevoir des traces dans l'importance de l'oubli non congruente avec l'âge, dans des troubles de la mémoire dans le présent, dans des inquiétudes sans objet et une vulnérabilité à certaines situations qui rappellent d'une manière ou d'une autre les souffrances vécues. Il importe de suivre l'évolution de ces enfants sur un plus long terme.

Les conditions du présent et la qualité des projections sur l'avenir sont aussi importantes pour l'évolution de ces enfants que les circonstances du passé et le discours sur ce passé. Les doutes sur les possibilités de rester, l'attente et les discriminations du présent (les enfants de réfugiés peuvent souffrir de rejet, de stigmatisation ou de racisme à l'école et dans leur lieu de vie) provoquent parfois une difficulté à penser l'avenir qui est d'autant plus grande qu'elle vient se surajouter à la possibilité de penser son passé. D'où l'importance des conditions d'accueil. Certains des symptômes des enfants et de leurs difficultés à s'adapter sont davantage liés à ces incertitudes ou violences du présent qu'aux caractéristiques du passé et du discours parental sur ce passé.

Le discours ou le silence parental viennent prendre place dans une série de facteurs qui interagissent entre eux et aucun à lui seul ne peut rendre compte du fonctionnement des enfants ici et maintenant : l'attachement entre l'enfant et ses parents au pays et ici avant, pendant et après les événements traumatiques, les caractéristiques propres de l'enfant, des parents, de la structuration familiale, la qualité et les caractéristiques des réactions parentales. On sait, et on a pu le constater dans cette étude que ce sont les bébés et les adolescents qui sont les plus dépendants des réactions parentales aussi bien au moment des événements traumatiques qu'ensuite en France. Les enfants d'âge scolaire vont davantage s'appuyer sur leurs propres ressources et sur celles de l'environnement à condition bien sûr qu'ils puissent l'investir (Moro, 2002).

Mieux comprendre pour intervenir, c'est favoriser la rencontre avec l'univers d'un « voyageur » des temps modernes, parti sans être arrivé, en transit. Il participe activement à cette rencontre en élaborant des stratégies pour gérer l'attente, en agissant pour aller mieux, en transmettant à ses enfants et en les protégeant, à sa façon, pour leur permettre de créer de nouveaux liens, faire à leur tour de nouvelles rencontres...

5. Mieux comprendre pour mieux accueillir : quelques propositions pour aujourd'hui et demain

■ **Au quotidien**, commençons par les enfants et les relations intrafamiliales : nous avons montré qu'il importe de leur laisser la possibilité d'être des enfants comme les autres en les inscrivant pas seulement dans leur passé, mais aussi dans le présent et l'avenir. Il importe de ne pas toujours les ramener à leur passé. Ils ont besoin d'une fenêtre qui leur donne plus de liberté et leur ouvre une multiplicité de possibles. Il importe aussi de répondre aux questions des enfants sur l'exil, mais pas de les devancer ou de les anticiper. Parfois le silence est protecteur ou du moins nécessaire à ce moment-là.

Certains parents cachent leur détresse psychologique sous un masque de « pseudonormalité » et une « bonne adaptation » : les enfants réussissent bien à l'école

et eux attendent sans mot dire, le « verdict » de l'OFPRA. Il nous faut apprendre à les écouter, à les regarder, à leur permettre surtout de dire, à leur façon, parfois d'ailleurs de le montrer sans le dire, leur souffrance et leurs doutes. Pouvoir reconnaître aussi sous certains comportements, des sentiments et parfois de la douleur. Savoir aussi repérer les familles ou les individus qui sont en danger d'effondrement et celles qui vont, après un moment de chaos ou de désespoir, se reconstituer. Ceci s'apprend et ne s'improvise pas. D'autant que dans cette situation d'attente, certains pensent qu'il vaut mieux cacher ses points de vulnérabilité et ses doutes. Douter c'est donner des doutes à l'autre. Soutenir la fonction parentale, voire la renforcer dans des moments de crise et s'appuyer sur les potentialités des enfants ou leur servir transitoirement de tuteurs de développement, tels sont les enjeux complexes de l'accompagnement parents-enfants dans de telles situations où les équipes sont parfois confidentes, parfois tiers, parfois encore supports… Il importe de définir la fonction qu'on occupe à un moment donné et de chercher les meilleurs moyens pour remplir cette tâche avec sensibilité et mesure.

■ **Les équipes** nous ont dit leur besoin et leur envie d'être mieux formées à la psychologie, à l'anthropologie et aux pratiques interculturelles. En effet, les intervenants sociaux ont besoin d'être capables de reconnaître la souffrance psychologique et ses expressions collectives et individuelles. De même, la rencontre avec l'altérité, avec l'ailleurs surtout quand il est marqué par tant de souffrances et de violence, ne s'improvise pas, ne va pas de soi. Il nous faut apprendre à travailler avec un traducteur extérieur au groupe, à reconnaître l'effet de l'étrangeté sur nous, à trouver la bonne distance. Supervisions régulières et formation sur des éléments psychologiques, anthropologiques et transculturels s'imposent étant donnée la complexité du travail à accomplir. Pour pouvoir aider les familles au quotidien, les équipes sont dans la nécessité de s'identifier à elles et souffrent de la même stigmatisation, de la non reconnaissance parfois, voire des effets de l'attente : on subit, sans rien pouvoir maîtriser. Au cours d'une rencontre avec une équipe, une idée a émergé : un film qui décrirait l'accompagnement des équipes Sonacotra, ses objectifs, ses modalités, ses limites aussi. Un tel film pourrait être fort utile tant pour les équipes qui souffrent de difficultés à se faire comprendre et à qui on demande parfois des choses qu'elles ne peuvent donner, que pour les familles qui pourraient mieux identifier la position et les possibilités de chacun.

Les familles souffrent souvent de confusion : tout personnage du monde extérieur est susceptible de l'aider à sortir de cette période d'attente douloureuse. Il est de l'intérêt de chacun d'éviter cette indifférenciation qui entraîne confusion et désillusion. Dans ces parcours chaotiques, les familles souffrent aussi de ruptures et de discontinuité et ce sont les équipes de la Sonacotra qui sont investies de cette fonction de lien, de passeur, de continuité, de médiation entre les mondes ; autant de fonctions complexes qui nécessitent formation, supervision, analyses des pratiques avec un tiers.

■ **En recherche** aussi, des perspectives enthousiasmantes apparaissent : après avoir pris une photographie des enfants et de leurs parents, il serait important - et très peu d'études l'ont fait sur le plan international, aucune sur le plan national -, d'analyser le devenir des enfants et des familles qui ont obtenu l'asile, qui ne l'ont pas obtenu ou qui attendent encore. D'ailleurs, au moment où la question de la durée de l'attente se pose au niveau politique, il faut reconnaître que nous n'avons que très peu de données sur ce sujet dans la littérature et qu'il conviendrait donc de suivre quelques parcours et de mettre en évidence l'impact de tel ou tel facteur interne ou externe, lié au fonctionnement psychique, à l'organisation familiale ou aux conditions de l'attente. Les parcours des enfants et de leurs familles doivent être considérés dans leur complexité et en tenant compte des facteurs protecteurs et de ceux qui les vulnérabilisent. Des études longitudinales sur un, ou mieux, deux ans avec le suivi de situations diversifiées seraient précieuses pour tous.

Enfin cette étude nous a montré, au-delà de la question des familles et des équipes qui les accompagnent dans le chemin ardu de la demande d'asile, l'importance de l'accueil, de ses conditions symboliques et matérielles, de sa structuration, de l'information, du temps des procédures, de leur lisibilité et de leur nécessaire clarté. Autant de paramètres qui appartiennent à la société toute entière.

Il nous reste beaucoup à apprendre des nomades et de ceux qui par nécessité cherchent à prendre de nouvelles racines, ici, transitoirement ou pour longtemps.

Volet 2

Etude sociologique

Jacques Barou [1], Louisa Moussaoui [2], Tatiana Junqueira [3], Mihaëla Paun-Faraus [4], Diana Szanto [5]

[1] Docteur en ethnologie et en sociologie, chargé de recherches au CNRS, Unité mixte de recherche CERAT, Centre de recherche sur le Politique, l'Administration, la Ville et le Territoire, Chargé de cours à l'université de Paris IV Sorbonne et à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble, 25 avenue de Constantine, 38100, Grenoble.

[2] Docteur ès-lettres, chargé de cours à L'université de Lyon II, membre du service Interprétariat Inter Service Migrants, 32, cours Lafayette, 69003, Lyon.

[3] Diplômée en Sciences de la Communication et en Sociologie, sociologue indépendante, Lyon.

[4] Docteur en médecine, docteur en psychologie université de Lyon II, psychologue indépendante, Chambéry.

[5] Doctorante en ethnologie, Université de Paris X, Nanterre, ingénieur de recherche CNRS, UMR Cerat, Grenoble, 25 avenue de Constantine, 38100, Grenoble.

« *Mes parents n'ont pas changé, ils sont plus inquiets, plus angoissés. On ne peut pas prévoir l'avenir maintenant, c'est le temps qui décidera de beaucoup de choses. Quand on attend, on est perdu entre ciel et terre… Aujourd'hui, je me sens comme une personne qui demande un droit pour survivre, moi et ma famille.* »

Myriam, 19 ans, originaire d'Albanie.

1. Une population en situation paradoxale

Les mots de cette adolescente rencontrée dans un Centre d'accueil pour demandeurs d'asile de la région lyonnaise reflètent bien l'essentiel du vécu de nombreuses familles de candidats au statut de réfugié. Le déroulement de la procédure d'examen des demandes prend de plus en plus de temps. L'attente est longue et l'issue incertaine. L'angoisse que cela génère s'ajoute aux diverses souffrances vécues dans le pays d'origine et aux souvenirs pénibles accumulés au cours du voyage vers la France. Au sein des familles, des interrogations émergent autour du bien fondé du choix du départ. Les parents ressentent parfois une sourde culpabilité d'avoir entraîné leurs enfants dans l'exil. Ceux-ci sont souvent partagés entre la nostalgie des moments heureux passés au pays et l'adhésion au discours de leurs parents sur les risques encourus si l'on était restés. Pour les adultes réduits à une oisiveté forcée et pour certains adolescents qui ne peuvent plus bénéficier de scolarisation ou de formation, le lent écoulement du temps offre une redoutable perméabilité aux souvenirs que l'on voudrait bien effacer.

Mais en même temps, le fait de vivre au sein d'une collectivité encadrée offre d'importantes ressources pour échapper au malaise créé par une telle situation. Les enfants en sont incontestablement les principaux bénéficiaires. A travers l'école, les loisirs organisés sur place et les différentes sorties et animations proposées par le personnel des centres, ils peuvent s'investir dans une communauté enfantine dynamique et vivante. Ils peuvent y nouer des amitiés, y échanger des confidences, se projeter vers l'avenir et en fin de compte trouver par là une première possibilité d'íntégration au pays vers lequel ils ont été dirigés. Même si cela ne fait pas disparaître les souffrances engendrées par l'exil et tout ce qui l'a précédé dans le pays de départ, ils peuvent au moins mettre les mauvais souvenirs entre parenthèses. Le bien être que trouvent les enfants dans les centres d'accueil a des répercussions positives sur les parents. Pour ceux des adultes qui vivent le plus mal les conséquences de l'exil, l'inactivité forcée et l'angoisse de l'attente, le spectacle de la vitalité déployée par les enfants constitue parfois une véritable bouée de sauvetage. Comme le constate un animateur d'un foyer SONACOTRA de la banlieue lyonnaise :
« *La vie des enfants… si les parents n'avaient pas ça, il y en a qui auraient sauté par la fenêtre depuis longtemps !* »

Toutefois, les efforts d'adaptation des adultes et l'insertion rapide des enfants dans le milieu local risquent de n'être que des avancées sans lendemain si la demande d'asile est rejetée et si la procédure de recours n'aboutit pas. Les familles de demandeurs d'asile sont placées dans une situation paradoxale. Elles sont invitées à s'adapter au pays d'accueil comme si elles devaient y vivre de façon quasi définitive et en même temps elles sont soumises à une attente de plus en plus longue au terme de laquelle il peut leur être signifié que leur séjour doit s'interrompre dans les plus brefs délais. Pour celles qui bénéficient d'un hébergement dans un centre d'accueil, cette adaptation est grandement facilitée par la présence d'un personnel qui les appuie dans leurs démarches administratives, assure la scolarisation de leurs enfants et entreprend même souvent de faire évoluer leurs pratiques éducatives pour les rapprocher des normes en cours dans la société française. Mais avec le temps, les familles se retrouvent en situation de dépendance vis-à-vis de l'encadrement du centre dans lequel elles sont hébergées. Les difficultés ultérieures d'accès à un logement autonome et les problèmes d'entrée sur le marché du travail prolongent cette dépendance. Celle-ci n'est souhaitée ni par les familles ni par les intervenants sociaux et les animateurs qui agissent dans les lieux d'accueil. Elle résulte des effets d'une politique d'accueil qui a été dépassée au cours des dernières années par l'augmentation rapide des flux de demandeurs. On est en effet passé de 22375 demandes en 1998 à 30907 en 1999 puis à 38747 en 2000 à 47291 en 2001 et à 51087 en 2002. De ce fait l'examen des demandes est plus long. Entre le moment où le demandeur retire son dossier en préfecture et celui où il reçoit une réponse de l'OFPRA, il s'écoulait en moyenne 21 mois en 2002. Mais avec les recours le temps d'attente d'une réponse définitive peut parfois aller jusqu'à cinq ans. Quant à la durée de séjour dans les centres d'accueil elle est passée de 287 jours en moyenne en 1994 à 477 jours actuellement.

Les centres d'accueil pour demandeurs d'asile (CADA) et les accueils d'urgence pour les demandeurs d'asile (AUDA) créés en 2001 pour faire face à l'augmentation des demandes sont installés dans des foyers SONACOTRA et fonctionnent de la même manière avec des moyens sensiblement différents. Ils deviennent pour les familles un habitat presque permanent où certaines restent des mois voire des années. L'inactivité forcée qui demeure la règle pour les adultes se prolonge donc avec toutes les conséquences qu'elle peut avoir sur la vie familiale. Une fois le statut de réfugié obtenu, il n'est pas toujours facile de quitter les centres. Les difficultés d'accès au logement et à l'emploi expliquent que beaucoup de familles de réfugiés « statutaires » sont encore présentes dans ces lieux en principe réservés aux seuls demandeurs d'asile.

2. Une enquête centrée sur l'enfant dans son rapport à ses proches

C'est donc dans ces établissements que se sont déroulées les enquêtes qui constituent la base de cette recherche. Nous avons réalisé 113 entretiens dont 53 auprès de parents (17 pères et 36 mères) et 60 auprès d'enfants dont 27 de plus de 15 ans (12 garçons, 15 filles) et 33 de moins de 15 ans (12 garçons, 20 filles)... L'ensemble de ces personnes appartiennent à 44 familles différentes.

Pour comprendre le vécu des enfants rencontrés au cours de cette enquête, nous avons tenu compte des rapports qui les lient à cet environnement intime élargi que constitue le centre d'accueil et son proche environnement. Ce milieu apporte aussi aux enfants un certain nombre de ressources pour résister aux épreuves plus ou moins rudes qu'ils ont vécues et continuent parfois de vivre.

Le passé récent des enfants actuellement hébergés dans les CADA et les AUDA est en effet chargé d'épisodes pénibles dont le souvenir peut contribuer à perturber leur vie quotidienne. Pour autant, l'installation dans un milieu protégé avec une prise en charge institutionnelle qui vise à atténuer les soucis matériels et psychologiques représente pour eux une période stabilisante au cours de laquelle ils donnent souvent l'impression de se remettre à vivre avec tout le dynamisme et l'apparente insouciance qui caractérise cette période de l'existence.

Peuvent-ils cependant se débarrasser durablement du souvenir des épreuves accumulées et surtout rester à l'écart des soucis qui habitent leurs parents au cours de cette période d'attente ?

Beaucoup d'enfants témoignent d'une grande inquiétude pour leurs parents quand ceux-ci manifestent trop leurs soucis et leurs difficultés. Même s'ils sont perturbés eux-mêmes par le malheur qui semble frapper leurs parents, ils ont envers eux une attitude de compassion comme cette petite fille de six ans qui dit vouloir devenir plus tard médecin pour les soigner.
« *Je voudrais devenir médecin pour soigner papa et maman. Maman pleure, Papa est triste.* »

Mais ils ont aussi des perspectives sur un avenir plus positif à travers l'école et les espoirs que l'on y trouve, les camarades avec lesquels ils partagent jeux et petits secrets, les enseignants et les intervenants sociaux auprès desquels ils trouvent un soutien. Une adolescente de quatorze ans exprime bien ce rôle que joue l'environnement actuel pour prendre de la distance avec les mauvais souvenirs.
« *Le voyage, non, je ne me rappelle pas. C'était noir, c'était la nuit, je ne me rappelle plus. C'était long, j'ai vomi. J'ai tout oublié. Je suis en France, je veux oublier tout ce qui s'est passé en Albanie. Maintenant, je suis à l'école, je travaille beaucoup à l'école et alors j'oublie tout.* »

A travers l'école, les enfants sont placés face à des adultes qui agissent envers eux à partir de principes éducatifs sensiblement différents de ceux qui ont cours au sein de leur famille. Les parents sont parfois surpris des changements de comportement de leurs enfants à leur égard. Ils attribuent cela à l'influence dominante de la société d'accueil et au caractère à leurs yeux excessivement permissif des principes éducatifs qui y règnent aujourd'hui.

Les conditions d'accueil des familles de demandeurs d'asile tendent inévitablement à transformer les rapports entre parents et enfants. Les enfants peuvent être scolarisés. Ils ont accès à diverses activités extrascolaires, participent à des animations. Ils partent parfois en vacances avec des familles françaises. Les parents ne peuvent pas travailler. Ils doivent se contenter des loisirs que leur permet un pécule très modeste. Ils ont beaucoup moins d'ouverture sur la société d'accueil que les enfants. Leur univers social est finalement beaucoup plus étriqué que celui de leurs enfants. Dans ces conditions comment les relations entre parents et enfants ne seraient-elles pas modifiées ?

3. Les enfants dans le regard des parents

Les enfants jouent un rôle très important pour aider les parents à garder espoir et à poursuivre leurs démarches. Leur bien-être apparent, leur vitalité et parfois aussi leur réussite scolaire sont des facteurs positifs aux yeux des parents, des sources de réconfort ou même de fierté. Mais il y a aussi chez ces derniers un certain nombre de préoccupations à l'égard des enfants. La première est de leur épargner le souvenir des drames vécus au pays et la conscience des incertitudes quant à l'avenir.

Un couple de Soudanais qui n'a qu'une seule fille explique comment il fait tout pour lui épargner le partage des mauvais souvenirs et des soucis de l'avenir.
« *On ne parle pas du tout des événements ou des raisons qui nous ont fait fuir le Soudan avec Marina, non, jamais ! Quand on aura le statut et que j'aurai un boulot, on n'en parlera pas , pas encore, elle est encore trop petite. C'est encore un ange. Elle mange bien, elle va à l'école. On la gâte. Je n'utilise pas le mot asile devant elle. Je ne veux pas troubler son esprit. Elle connaît les termes négatif et positif, c'est tout. Nous essayons toujours de nous montrer optimistes avec elle. On n'aime pas qu'elle ait du chagrin.* »

La perte de tout rôle économique actif fragilise les parents qui craignent de se voir dévalorisés aux yeux de leurs enfants. C'est surtout le cas des pères qui prennent conscience que leur situation actuelle modifie l'image qu'ils offraient auparavant à leurs enfants.
« *Ils ont eu un père actif, un père qui sortait tous les matins et qui revenait le soir, un père qui n'était pas tout le temps avec eux à la maison. C'est vrai que les enfants sentent une certaine différence parce que, depuis que nous sommes en France, partout où nous sommes passés pour arriver en France, ils ont un papa qui est presque inactif, qui ne sort presque plus et les enfants doivent s'accommoder de cette vie là* »
dit un Congolais, père de quatre enfants.

Pour beaucoup, la survalorisation des enfants qu'ils observent dans la société française et les protections dont ceux-ci sont entourés apparaissent comme un risque de perte d'autorité parentale. Beaucoup de rumeurs se colportent sur la permissivité excessive dont jouiraient les enfants en France et sur la propension des institutions à intervenir dans les affaires familiales dès que les enfants s'estimeraient en risque de subir des maltraitances.

« *…Ici les enfants ont le pouvoir. L'enfant s'il veut quelque chose, si tu lui donnes la fessée, l'enfant peut appeler la police. Chez nous, ça n'existe pas ! Nous, ici, on n'a pas le pouvoir. Si les enfants ne respectent plus les parents, cela ne durera pas. La Bible le dit ! Cette liberté affaiblit les parents…* »
constate un Angolais père de six enfants.

L'accusation systématique de permissivité formulée à l'égard de la société française cache en fait un désarroi devant une évolution des enfants que l'on n'arrive pas à maîtriser quoiqu'on fasse.
La télévision, l'école, l'exemple des copains représentent des influences qui contrarient la volonté des parents de transmettre les valeurs de leur culture d'origine. Une jeune femme irakienne déplore une évolution de ses enfants qu'elle met sur l'influence de la société d'accueil.
« *…je trouve que mes enfants ont changé. Nous, on leur dit quelque chose, la maîtresse, la télé leur dit autre chose. Ici, on utilise beaucoup l'ordinateur et pas assez le cerveau. C'est un défaut. Il n'y a plus de place au rêve, à l'imaginaire, à l'innocence. La maîtresse dit : c'est pas Dieu qui a créé tout ça, c'est comme ça, naturel. Et nous, on leur dit de prier Dieu avant de s'endormir…* »

Pour les familles qui n'ont encore qu'une situation de demandeur, il est difficile de faire des projets d'avenir pour les enfants. Le souhait général est qu'ils restent en France, y fassent leur vie et de préférence deviennent français. Toutefois, beaucoup expriment l'idée qu'ils voudraient bien ne pas les voir oublier leur pays d'origine.

Les gens en situation de demandeurs d'asile peuvent encore tout imaginer. Dans l'incertitude qui caractérise leur position actuelle, le fait de vouloir que les enfants gardent le souvenir du pays et sa culture apparaît comme un fil conducteur auquel se raccrocher.

Pour ceux qui ont obtenu le statut de réfugié, les choses sont plus claires. La possibilité de construire un avenir en France ne peut plus être remise en cause pour eux mais ils se heurtent aux difficultés concrètes pour trouver leur place dans leur nouveau pays. Plusieurs familles vivaient du RMI. Ceux qui travaillaient occupaient souvent des postes précaires ne correspondant pas à leur niveau de compétence.
Si beaucoup d'adultes n'espèrent plus beaucoup pour eux-mêmes en matière de promotion sociale, ils attendent que leurs enfants se voient offrir des

chances un peu plus solides. Mais là aussi, les déceptions sont souvent au rendez-vous. Beaucoup de parents ne connaissent pas toutes les subtilités du système éducatif français. Au-delà de l'école primaire, les enjeux de l'orientation ne sont pas toujours bien compris. Il n'y a plus le personnel des centres d'accueil pour rapprocher l'école des familles. Parmi les familles de réfugiés statutaires ayant quitté les foyers, il y a quelques cas d'adolescents qui ont de brillants résultats mais la majorité se retrouve plutôt en lycée professionnel et dans des filières courtes.

4. Les enfants entre passé, présent et avenir

Parmi les enfants rencontrés, on pourrait distinguer quatre grandes catégories selon les âges. Tout d'abord les jeunes adultes, de 19 à 23 ans. Ceux-ci ont une capacité d'exprimer de manière tout à fait explicite ce qu'ils ont vécu au pays. Ils ont été parfois associés à la décision de leurs parents de quitter le pays. Certains ont adhéré dès le départ à cette décision, d'autres disent avoir quelques difficultés à en comprendre toutes les raisons même s'ils ne la remettent pas en cause. En France, ils sont surtout préoccupés de leur avenir professionnel. Le retard pris dans les études les amène à réviser à la baisse leurs ambitions initiales. Vis-à-vis des parents, ils témoignent d'une certaine solidarité, parfois empreinte de compassion. Ils comprennent le sentiment de dévalorisation sociale que ceux-ci ressentent à devoir rester inactifs ou à ne vivre que du RMI ou d'emplois précaires et sous-qualifiés pour eux quand ils sont devenus statutaires.

Une jeune Iranienne de 21 ans revendique ainsi pour son père, propriétaire d'une imprimerie au pays, le droit de se voir reconnaître un minimum de savoir-faire.
« *Pour mon père, c'est encore plus dur. Il est imprimeur depuis toujours mais comme il parle pas bien le français, il ne trouve pas de travail. Alors, il n'a pas le moral parce qu'avec le RMI, c'est dur, dur…Est-ce qu'on peut penser des fois que les gens qui viennent d'autres pays peuvent avoir un niveau social élevé et une culture riche et un métier. Ils ont aussi de la dignité…* »

Les adolescents, de 15 à 19 ans offrent des profils plus contrastés. Certains, les plus jeunes en général, sont encore en souffrance. Ils sont très demandeurs d'un appui psychologique et affectif de la part du personnel des centres car leurs parents leur semblent trop préoccupés pour qu'ils puissent faire appel à eux. D'autres, à peine plus âgés, font preuve d'une maturité étonnante. Ils sont capables d'analyser sereinement les difficultés qu'ils ont vécues au pays. Ils mettent quelquefois en doute le bien fondé de la décision de l'exil. Néanmoins, ils restent solidaires des parents.

En ce qui concerne la vie sociale en France, deux facteurs ont chez eux une importance déterminante. Tout d'abord, le fait d'être scolarisés ou non a des incidences sur leur moral. Les centres d'accueil ne proposent pratiquement rien pour les adolescents de dix-sept, dix-huit ans et, s'ils n'ont pas d'autre ouverture sur la société, ils sont vite réduits à un ennui pesant. Le fait d'être déjà francophones représente aussi un atout appréciable pour se constituer un réseau d'amis. Pour ceux qui ont pu être scolarisés, il est souvent difficile de rattraper son retard même si on est francophone. Certains se résignent et développent des projets de carrière plus modestes que ceux qu'ils avaient au début. D'autres gardent encore l'ambition de faire de longues études Ils sont plus attirés par la grande ville et très perméables aux influences de la mode. Ils adhèrent vite au type de culture juvénile que partagent les adolescents français. Ils se sentent toutefois différents de ces derniers sous un certain nombre d'aspects. Ils jugent les camarades français qu'ils fréquentent dans les collèges et les lycées plutôt immatures.
« *Celui qui est du même type que moi, qui est parti, qui n'est pas français, il comprend mieux. J'ai beaucoup d'amis mais mes meilleurs amis, c'est des étrangers, ils s'intéressent. Les autres ne connaissent rien. En général, je suis plus adulte que les garçons de ma classe.* » dit un adolescent mongol de quinze ans.

Les enfants et préadolescents de 8 à 14 ans sont tous scolarisés. Ils bénéficient de diverses activités d'animation, de sorties, de loisirs encadrés, ils s'investissent énormément dans tout cela. Ils disent souvent avoir oublié ce qu'ils ont vécu de pénible au pays et au cours de leur voyage. Leur mémoire n'en conserve que des images positives. Le pays d'origine reste souvent associé à la quiétude et à l'innocence de l'enfance. Dans l'évocation de leurs souvenirs, le thème du jardin, symbole de bien-être et de retour à l'enfance revient très souvent. Une petite soudanaise de neuf ans se souvient, les yeux brillants du jardin où elle jouait avec ses cousins et cousines.

« *Il y avait un grand, grand jardin. Il y avait plein, plein, plein de fruits. Je montais sur les arbres et je mangeais comme j'avais envie. Hum, c'était bon ! On mangeait tous autour de la table dans le jardin… Je n'oublierais jamais. Je rêve des fois, souvent. Je me retrouve au milieu du jardin et je mange des fruits et j'ai le jus du raisin qui coule sur le bout de mes lèvres. Je rêve beaucoup, j'aime beaucoup là-bas. Des cousins, des cousines, on rigolait tout le temps.* »

Malgré la nostalgie, ils font preuve d'une grande capacité d'investissement dans le monde présent. L'école est en général très appréciée. C'est un lieu de convivialité où l'on peut se faire des amis mais c'est aussi un lieu de travail qui est tout à fait admis comme tel. Malgré les handicaps initiaux, en particulier sur le plan linguistique, ils obtiennent vite de bons résultats. Les relations avec les enseignants sont en général bonnes. Ils comprennent et apprécient la pédagogie d'éveil et de participation qu'ils découvrent à l'école française, souvent très différente de celle qui a cours chez eux. Ils forment vite un milieu solidaire avec les autres enfants vivant dans le centre d'accueil. Des attachements se nouent entre enfants qui se sont connus là. Le départ des amis intimes est souvent vécu comme un nouveau déchirement qui vient réactualiser la souffrance d'avoir quitté les amis au pays. Certains reviennent dans le foyer où ils ont passé les premières années de leur vie en France. C'est un lieu qui a pris souvent beaucoup de sens pour eux. Ils gardent aussi la relation avec les intervenants sociaux, tout ceci composant pour eux les pièces d'une famille élargie qu'ils associent à cette nouvelle naissance qu'ils ont vécue en arrivant en France, conduits à repartir à zéro, à constituer autour d'eux une nouvelle sociabilité, à se voir précipiter vers un nouveau devenir qu'ils n'avaient pas choisi mais auquel ils ont adhéré souvent de toute leur énergie.

Chez les enfants les plus jeunes, les souvenirs du pays ne sont que rarement exprimés. Ils sont flous. Seules les images des grands-parents, de certains frères ou sœurs restés là-bas sont évoquées, le plus souvent avec douleur. C'est surtout chez eux qu'il semble y avoir des enfants en souffrance. Ils ne disposent pas encore du niveau de langage suffisant pour exprimer ce qu'ils ont vécu. Tout est refoulé vers l'inconscient. Dans les dessins ressort souvent une forte angoisse et un désir de protection. Les parents restent encore les personnages centraux de la vie des plus petits même s'ils entrent assez vite en concurrence avec les enseignants, le personnel des foyers et les premiers amis que l'on se fait à l'école et dans le foyer.

5. Rester en France

Rester en France et devenir Français, c'est ce que souhaite l'immense majorité des enfants rencontrés lors de cette enquête. La plupart, qu'ils soient encore demandeurs ou déjà réfugiés affirment que leur avenir se situe en France et qu'ils ne voient pas d'inconvénient à devenir Français.

Leurs souhaits pour cet avenir sont relativement clairs et simples. Au-delà des différents projets que formulent les uns ou les autres ou des volontés de conserver quelque chose de leur culture d'origine qu'expriment certains, leur souhait principal est de trouver leur place dans le nouveau pays où les a conduits un exil non choisi et souvent mal compris mais qu'ils n'imaginent pas de remettre en cause. Un jeune Congolais de dix-sept ans résume bien le souhait exprimé par la majorité.
« *Oui, je voudrais bien devenir Français, me marier ici, avoir un bon boulot, une femme qui a bien fait ses études, qui travaille, qui ne reste pas à la maison, blanche ou noire, ça m'est égal… Quand tu as un bon boulot, que tu respectes les gens, les lois, tu peux te faire accepter même si c'est plus dur pour un noir, arabe et musulman, c'est possible. Il y an a qui ont réussi, hein !* »

Au-delà de toutes les différences dues à l'âge, aux cultures d'origine, au milieu familial et aux trajectoires suivies, c'est un peu ce que veulent tous les enfants de demandeurs d'asile et de réfugiés rencontrés lors de cette recherche. L'existence d'un tel projet n'est-elle pas déjà en soi une certaine preuve de la réussite de l'accueil dont ils ont bénéficié ?

Mais cette réussite n'est-elle pas trop belle quand on sait que rien ne garantit que ces enfants obtiendront le statut qui leur permettrait de réaliser leurs projets d'avenir ?

Contacts presse :

Sonacotra
42, rue Cambronne – 75015 Paris
Fax : 01 40 61 44 45

Mathieu Rouault
Tél. : 01 40 61 45 39
mathieu.rouault@sonacotra.fr

Olivia Weiland
Tél. : 01 40 61 42 33
olivia.weiland@sonacotra.fr

L'étude complète est disponible sur demande aux services documentation de la Sonacotra (Tél. : 01 40 61 44 53) et de l'Unicef (Tél. : 01 44 39 77 31)

La Sonacotra remercie Benoit Schaeffer pour l'utilisation dans cette synthèse de ses clichés photographiques. Tous sont extraits de l'ouvrage *Demandeurs d'asile, entre rêve et oubli,* co-édité par la Sonacotra et l'Unicef France chez Somogy éditions d'art.

Conception et impression KRPLUS [23640] - Crédits photos : Benoit Schaeffer - **Octobre 2003**